

BUREAUX: Rue Nain, 11. Roubaix, le 7 Janvier 1870. Les séances du Sénat vont reprendre...

JOURNAL DE ROUBAIX

QUOTIDIEN, POLITIQUE, INDUSTRIEL & COMMERCIAL

DIRECTEUR-GÉRANT: J. REBOUX. Le Nord de la France: Trois mois... Six mois... Un an...

On s'abonne et on reçoit les annonces: A ROUBAIX, aux bureaux du journal, rue Nain, 11; A TOURCOING, chez M. Vanaverbeke, imprimeur-libraire, Grande-Place; A LILLE, chez M. Béghin, libraire, rue Grande-Chaussée...

ROUBAIX, 7 JANVIER 1870.

Les séances du Sénat vont reprendre quelque temps. Les derniers événements avaient presque annihilé nos Chambres hautes.

Plusieurs journaux annoncent que dans le programme du nouveau ministère figure la réduction de l'armée pour une proportion assez notable. Mais pour juger l'avenir, nous croyons pouvoir affirmer que non seulement la mesure...

La Gazette d'Italie confirme officiellement le refus du roi Victor-Emmanuel de consentir à la candidature au trône d'Espagne de son neveu le duc de Gènes...

La crise ministérielle qui a été le résultat de Madrid de cette détermination du roi d'Italie paraît devoir aboutir au renouveau du cabinet actuel.

Les Chambres Suisses sont convoquées pour le 31 janvier à l'effet de nommer un nouveau président de la confédération helvétique, en remplacement de M. Ruffy, décédé.

Discours de M. Emile Olivier. Hier, matin, à onze heures, le chef du Cabinet du 2 janvier, et ministre de la Justice et des Cultes, M. Emile Olivier a reçu tout le personnel de son Département.

Quoique nouveau au Département, je suis l'interprète fidèle de tous ceux qui ont l'honneur de coopérer, à un titre quelconque, à l'œuvre qui s'accomplit dans ce ministère, en vous apportant l'expression de la ferme volonté de tous, de faire leur devoir, et en vous promettant le concours absolu de chacun de nous à l'œuvre libérale dont vous êtes le représentant, et qui, ainsi, dans une pensée commune, l'Empereur et le pays.

Après que M. Philis eut prononcé ces paroles avec l'accent de l'orateur et de l'homme convaincu, M. le directeur des cultes a présenté à M. Emile Olivier le personnel de sa division, s'est efforcé de voir, sous la conduite de M. Emile Olivier, les cultes se trouvaient rattachés à la justice, sincère, et approuvés un ministre une sincère coopération et un concours dévoué.

M. Emile Olivier s'adressant au personnel réuni des deux grandes branches de son Département, a prononcé un discours dont voici à peu près les termes exacts: Je vous remercie, messieurs, des sentiments qui vous animent et des professions que vous me faites. Je suis convaincu de la sincérité des uns et de la solidité des autres. Permettez-moi de vous dire sans détour ni apprêt la nature du concours que j'attends de vous, et afin de rendre ma pensée plus saisissante, sinon plus claire, de vous raconter un apologue oriental dont j'ai gardé la mémoire.

Un voyageur, qui avait fait un long trajet et qui était résolu à parcourir encore une grande distance, va pour entrer dans une cabane. Il trouve la porte en quelque sorte barrée par une toile d'araignée; il l'écarte; mais en pénétrant dans l'intérieur, il en rencontre une seconde; il la brise. Celle-ci enlevée, une troisième, une quatrième, puis une telle quantité que, rebuté, dégoûté, il rebrousse chemin, et préfère rester dehors, exposé aux intempéries de l'air.

frances et des remords, le cœur, troublé, l'âme incertaine, ne voyant plus le devoir et ne sachant pas où était le bonheur; fatalement condamné, quoiqu'il fit, à tromper une femme, et, s'il ne faisait rien pour cela, les trompant toutes deux, il abandonnait sa vie à l'aventure et, laissant au hasard le soin de régler sa conduite. Les émotions de la journée, qui avaient si violemment surexcité, semblaient avoir détendu ses nerfs en s'apaisant. Il entra dans les salons du comte sans savoir ce qu'il y ferait. Christine n'y était point, et il fut tenté de s'en réjouir; ce qui était, comme on voit, une assez mauvaise pensée. C'est vrai que Nadège absente ne lui aurait pas fait moins de plaisir; ce qu'il craignait surtout, c'était de les voir toutes deux, à la fois. Cependant, comme Nadège était là, il ne lui fut guère possible de n'aller point lui demander de ses nouvelles. Elle était très-pâle et ne semblait pas encore remise; elle lui parut très touchante. Elle n'avait point, ce soir-là, son air habituel, ce maintien glacé de sceptique indifférence qui, plus d'une fois, avait froissé les susceptibilités de Georges et irrité son orgueil. Elle paraissait au contraire, résignée et comme recueillie doucement dans un bonheur grave. Elle recut M. de Simiane avec un mélange de timidité amoureuse et de reconnaissance émue, et l'appela son sauveur. Georges s'assit auprès d'elle. Elle devina qu'il était triste. Assez habile pour ne pas

Eh bien, messieurs, ce que je vous demande, c'est de m'épargner la vue des toiles d'araignées et le dégoût de lutter contre de pareils obstacles.

Les fonctionnaires d'un département n'ont pas à remplir des devoirs, seulement envers le ministre, mais encore envers les personnes qui, par leur profession ont affaire à eux, d'une façon spéciale; ils ont enfin des devoirs envers les subordonnés, envers le public.

Vous, messieurs, vous êtes en rapports quotidiens avec les magistrats, avec les prêtres. Vous savez ce qu'il faut de déférence envers des personnes revêtues d'un caractère aussi respectable. Si elles se trompent, il faut, quand vous les critiquez, que votre critique soit bienveillante et que vous les traitiez avec les égards que vous voulez leur inspirer pour vous-mêmes. Vis-à-vis de vos subordonnés, usez de douceur; c'est par là qu'on obtient avec le plus de sûreté le redressement des fautes. Quant au public, il vous impose avant tout le devoir de la patience empreinte de bonté.

Vous serez assaillis par bien des indiscrets, bien des importuns, peut-être bien des solliciteurs insupportables. Qu'importe! votre principale qualité doit être, je le répète, la bonté. N'oubliez pas que dans l'œuvre de la justice, il y a une grande place pour la mansuétude, et que le ministère de la justice doit être en même temps le ministère de la bienveillance.

Si le vous parle de vos devoirs, n'oubliez pas les miens. Ma volonté bien ferme servira mes principes: c'est au travail et au mérite seuls que j'entends subordonner l'avancement de chacun, sans avoir égard aux recommandations extérieures. Je serai heureux si quelqu'homme obscur, ignoré, sans protection, m'était signalé pour son aptitude et son talent; c'est celui-là que j'irai prendre pour l'élever, à l'exclusion de celui qui n'aurait pour lui que de puissants protecteurs.

Lorsque j'ai eu le bonheur de collaborer à la grande œuvre d'un Souverain consentant à se démettre d'un pouvoir considérable au profit du pays, c'est le Ministère de la Justice qui a toujours eu mes préférences, et que j'ai demandé à la confiance de l'Empereur. Pourquoi? Parce que la chose sur laquelle j'ai eu toute ma vie les yeux fixés, c'est... le Juste.

De notre temps, la vie politique est traversée par l'intérêt, par la passion, par l'esprit de parti; on cherche à terrasser ses ennemis, à faire une grande fortune, à satisfaire son ambition. Eh bien, il faut que vous et moi, quand tous les jours, sur la porte et sur les murs de ce Palais nous voyons écrit les mots: justice, il faut que nous en fassions l'inspiration de notre conduite quotidienne.

La seule réflexion dont nous voulions faire suivre le discours de M. Emile Olivier, c'est que, dans l'intérêt du public, dans l'intérêt des mœurs administratives, au profit de la personnalité humaine et de sa dignité, nous souhaiterions que les paroles prononcées par le chef du Cabinet-garde des sceaux, fussent apposés en permanence dans les hôtels et appartements de toutes les administrations de France.

CORRESPONDANCE PARISIENNE

Paris, jeudi 6 janvier.

Le premier acte du nouveau ministère offre un caractère satisfaisant de décision et d'indépendance. M. Haussmann était préfet de la Seine depuis le 23 juin 1863; il avait remplacé M. Berger. Pendant cette longue période de temps il a tenu tête à toutes les attaques; je laisse de côté les merveilles dont il a doté Paris; rarement administrateur a été plus incriminé, et il a fallu que l'Empereur le soutint contre tous ses ennemis. Il était comme le roi de Paris et y a exercé un pouvoir absolu, car il y était l'incarnation du pouvoir personnel. Le changement de régime devait amener sa chute; et la main qui le soutenait s'est retirée. Les ministres ont demandé sa retraite; l'Empereur a cédé.

Nous voyons dans ce fait une preuve de la volonté du souverain d'appliquer sincèrement le régime constitutionnel, l'échec des influences personnelles de son entourage. Toutes les obsessions, qui dans ces dernières années, ont déterminé des actes regrettables du gouvernement, seront désormais stériles, et l'Empereur pourra répéter aux solliciteurs de tout rang ce qu'il vient de dire à propos de M. Haussmann: ce n'est pas moi qui ai décidé, c'est le conseil des ministres.

La retraite de M. Haussmann a produit ici un excellent effet: elle est une sorte de satisfaction accordée aux Parisiens. Mais, car il y a toujours un mais, pour que cette satisfaction soit complète, il faut qu'il n'y ait pas seulement en cette circonstance un changement de personnes. M'assure que la question a été agitée hier dans le conseil des ministres: il aurait été décidé que, dans le cours de la session, une loi serait présentée qui réglerait la constitution municipale de la ville de Paris.

C'est à l'unanimité des membres du

Conseil qu'a été décidée la retraite du préfet de la Seine. Déjà l'on dit que cette unanimité n'existe pas sur divers questions; nous n'en serions pas surpris vu les précédents particuliers de chaque ministre: M. E. Olivier représente dans le Cabinet l'élément démocratique. Le rapporteur de la loi sur les coalitions a, dans les problèmes sociaux, des idées qui s'éloignent de celles de MM. Daru et Buffet; sur le terrain de la politique étrangère, on se rappelle qu'il a glorifié l'œuvre de la Prusse; M. Daru montrera-t-il les mêmes condescendances pour la politique de M. de Bismark? Il nous semble évident qu'il y a dans le Cabinet même des germes de dissentiment. Si nous le constatons, c'est pour montrer combien sera difficile la tâche qui lui incombe.

M. Haussmann est allé aujourd'hui prendre congé de l'Empereur; il passera la fin de l'hiver à Nice. Il a lancé aux nouveaux ministres la flèche du Partien en demandant à être relevé de ses fonctions. Vous verrez qu'il va conquérir une certaine popularité maintenant qu'il n'est plus préfet.

M. Philis est nommé secrétaire général du ministère de la justice: c'est l'ancien ami de M. Olivier. On ne pourra plus répéter ce qui a été dit si souvent: Philis on désespère. Alors qu'on espère toujours.

La question du logement de M. Maurice-Richard est réglée: il habitera au Louvre les appartements que M. Rouher a tant regrettés, que M. de Chasseloup-Laubat a occupés et que M. de Paris convoitait. Passer d'un appartement mansarde de l'Esplanade des Invalides au Louvre: quel rêve des mille et une nuits!

Un marchand ambulant des boulevards a obtenu hier soir un grand succès: il montrait un petit pantin de trente centimètres de haut, en bois peint, dont tous les membres sont articulés et qui fait toutes sortes de cobrioles: « voyez, messieurs, et mesdames, criez-il, Jocko, le singe du Brésil. Ce n'eût été rien, si la tête du pantin n'avait été la charge très ressemblante de M. Olivier, avec ses lunettes et ses favoris. Les promeneurs regardaient en riant, et plusieurs dirent: le nouveau ministre a le caractère bien fait puisqu'il ne se fâche pas.

CH. CAHOT.

BOURSE DE PARIS DU 6 JANVIER.

Les débuts sont assez froids à 74 francs avec 15 centimes de baisse: ce cours rond est tout à tour perdu et reconquis, mais sans énergie. On voit que les hausseurs en perdant M. Magne ont perdu leur boussole et que le marché manque de direction. D'ailleurs les aspirations à la hausse que manifeste si visiblement la spéculation pure, sont contrecarrés par l'attitude du comptant, qui ne cesse de vendre et de réaliser, même à 25 centimes au dessous des cours du terme. L'Italien recule à 57 60 influencé par

FEUILLETON DU JOURNAL DE ROUBAIX du 8 Janvier 1870.

33

CHRISTINE. LUIS ENAULT. XIII. (suite.) Le comte de Lovendall aimait les fêtes. Le soir, il réunit dans un bal tous les invités du matin. L'animation était grande et le plaisir partout. Les hommes causaient un peu, de Nadège; les femmes regardaient Georges. Il se tenait au milieu de son poste habituel de rendez-vous. Il avait l'air de se laisser aller aux événements, ballotté entre des craintes et des desirs, des espé-

heurt de front une pensée qu'elle comprenait trop pour ne pas la craindre, elle le promena et l'égara dans les détours d'une causerie ingénieuse; puis, peu à peu, avec des transitions ménagées et par des allusions transparentes, elle le ramena vers des idées moins dangereuses pour elle. Georges l'écouta peut-être avec distraction tout d'abord; puis, à son insu, entraîné bientôt par ce charme magnétique que possède toujours une créature jeune et belle qui veut persuader, il se livra tout entier. Devant ses yeux passèrent des images confuses; les souvenirs brillants du matin se rallumèrent dans son âme; il revit la jeune fille assise sur la neige, tout près de lui, presque dans ses bras, frémissante, les mains dans ses mains, et, pour ainsi dire, se ramenant à son souffle... Il sentait encore sur ses lèvres le baiser qu'ils avaient échangé, avec leurs serments. Il la regarda et la trouva plus belle que jamais; il comparait son épaule nue à toutes les blancheurs, qui fournissent des métaphores aux poètes, à la fourrure des hermines, au duvet des cygnes, au jasmin et aux camélias, à l'albâtre et au marbre de Paros, au lis qui ouvre son calice d'argent et à l'aubépine en fleur... et il pensa que, quelques heures auparavant, ils étaient là-bas tous deux, seuls, presque perdus dans l'espace immense... quand Christine était venue interrompre ce rêve d'une matinée d'hiver... Georges ne demandait pas mieux que de le continuer

maintenant; les yeux de Nadège ne disaient pas non. La porte s'ouvrit à deux battants, et on annonça Mme la comtesse de Rudden. Christine avait compris que l'avenir de son cœur allait se jouer ce soir-là; il y a des heures décisives dans la vie. Il se fit en elle, au dernier instant, une réaction subite: elle secoua ses langueurs; elle voulut voir sa rivale en face. Aussi, après avoir déclaré qu'elle n'irait point au bal, elle se fit habiller au dernier moment et demanda sa voiture.

Personne ne se mettait mieux qu'elle; sa toilette fut un chef-d'œuvre, et, quand elle entra, le même mouvement d'admiration tourna vers elle tous les yeux. Sa robe semblait caresser son corps plutôt que de le couvrir; elle tenait par miracle; ses épaules en sortaient et s'épanouissaient dans l'éclat blond et chaud de leur radieux voire, brillantes sous les flots transparents de la gaze, dont la tête se dégageait, comme un astre sort en rayonnant d'un nuage d'argent; elle avait, pour la première fois, soulevé autour de son front ses cheveux, — d'ordinaire trop chastement plaqués à la tempe, — et légers, aériens, vivants, ils frissonnaient et éclairaient des riches reflets de l'or en fusion cette belle tempe large, veinée de réseaux bleus. En la voyant, on songeait à une belle reine qui venait de déposer sa couronne. Elle passa à côté de Nadège, vit Georges et

ne se détourna point. Elle alla s'asseoir dans le boudoir de la comtesse de Lovendall; un groupe d'hommes l'y suivit; elle en devint le centre, et, autour d'elle, anima tout de sa présence, de sa parole et de son charme. Ses amis se disaient qu'ils ne la reconnaissaient point. Georges l'observait de loin, avec un mélange d'étonnement et de curiosité, de plaisir et de vague inquiétude. Nadège le comprit, et, comme ses sentiments-là pouvaient devenir dangereux: « Allez donc lui parler! » dit-elle avec le raffinement de politique d'un Machiavel en robe de satin. Il obéit sans répliquer et se mêla au groupe des louangeurs et des admirateurs: Christine le vit et en ressentit une joie secrète; mais Georges, sut à peine trouver l'occasion de lui adresser quelques mots. Elle lui répondit comme à tout le monde. Il ne put se tenir d'en éprouver du dépit, et il accusa de coquetterie une femme qui, pendant un an, n'avait vu que lui au monde; je crois même qu'il murmura tout bas le grand mot d'ingratitude. Qui donc peut voir l'âme douloureuse à travers le masque souriant du visage? La suite au prochain numéro.